

LE MENESTREL

4592. — 86^e Année. — N^o 18.



Vendredi 2 Mai 1924.

DÉTRESSE ET MÉCÉNAT

Sur la

Correspondance de Richard Wagner à OTTO WESENDONK



Il y a toujours bénéfice à approcher un grand homme. Son œuvre appelle-t-elle l'admiration plus que son caractère ne sollicite la sympathie, ce caractère même veut que nous lui donnions notre intérêt. Par le fait qu'une sensibilité ou une force vive possède en lui sa source, les limites de l'individuel s'y voient dépassées à tout instant, et c'est un spectacle émouvant que ce jeu de l'universel humain débordant le cadre des personnalités pour affirmer victorieusement sa réalité, laquelle se fait dans le même temps symbole.

Bénéfice intéressant la connaissance de l'homme, mais nous permettant bien souvent aussi de fixer l'éta-
lon moral d'une époque. Le jeu dont je parle jette devant nos yeux, en effet, pour peu qu'ils soient accommodés, l'image des instincts qui à quelques exceptions près travaillent le cœur ou l'esprit d'une génération. Ainsi ne jurerais-je point que les hommes de notre temps obéissent d'ordinaire à des impulsions nobles ou à des ambitions désintéressées. Bien plutôt me sentirai-je incliné à penser que l'enthousiasme strictement esthétique et spirituel dont les années d'avant-guerre nous ont manifesté tant d'exemples ne se trouve au milieu d'eux quelque peu compromis au profit de calculs moins généreux. Et, pour ne considérer que la destinée faite de tout âge aux artistes créateurs, rois de l'esprit mais pour la plupart déshérités de l'argent, je ne témoignerai pas d'une audace excessive en déclarant que jamais on ne vit comme aujourd'hui se déchaîner l'appétit des avantages temporels.

Sans doute m'objectera-t-on que les difficultés de la vie économique, en suscitant des exigences plus âpres, ont créé une moralité nouvelle. J'imagine pourtant que tout est relatif dans l'histoire et que le mécanisme d'action et de réaction entre les conditions sociales et les nécessités individuelles ne joue pas d'un âge à l'autre de façon si absolument contraire qu'on ne puisse lui trouver une sorte de logique harmonieuse.

Pour ce qui est de l'heure que nous vivons il reste pourtant que la beauté des âmes n'est point ce qui la singularise. Et si l'argent fut toujours d'une urgence douloureuse pour l'artiste soucieux de produire, nul doute que la lutte engagée pour sa poursuite offrait dans le passé le plus récent une physionomie moins impure que dans l'heure présente. Que voyons-nous de-

puis l'armistice qu'une mêlée au milieu de laquelle s'impose le bouleversement des valeurs? Dans le monde des théâtres, entre autres, directeurs, interprètes et auteurs n'ont plus qu'un mot aux lèvres, qu'un critérium en tête : faire de l'argent. On ne se préoccupe pas de l'œuvre qui atteste une beauté inaccoutumée ou apporte une richesse réelle. Cette œuvre-là, les personnages qui depuis trop longtemps déshonorent avec sérénité nos scènes françaises s'en gaussent de toute l'énergie grosse de leur ironie. Mais voyez la gravité de leur visage dès qu'ils parlent entre eux de la vidange musicale ou littéraire qui « fait de l'argent » Faire de l'argent! Le cri du ventre devenu le cri du cœur. Faire de l'argent! Ces mots sonores s'affirment seuls dignes des gens doués d'expérience, de jugement et du sens des réalités. Ce qui hier encore n'était tenu que pour un moyen apparaît aujourd'hui la fin suprême, la raison d'être.

Comment remédier à pareille tristesse? A cette question candide dont nos gouvernants se sont désintéressés avec une désinvolture tout olympienne le mécénat ne semble-t-il pas devoir être l'unique, quoique très exceptionnelle réponse?

Je le crois fort pour ma part. Le cas presque miraculeux qu'elle suppose veut que les lois de notre Société actuelle contraignent à la misère, à la famine ou à la mort les artistes qui ne possèdent aucune fortune, ceux qui n'ont pas la chance de pratiquer un métier leur assurant à la fois un minimum de sécurité matérielle et quelque loisir pour leur travail, ou ceux enfin qui, vaincus par le découragement, se laissent tenter par des productions indignes et perdent, pour gagner leur existence, leur raison de vivre. Certes! de toutes les déchéances cette dernière, parce qu'elle avilit, s'avère la plus hideuse.

On a coutume de déclarer que tout être qui porte en soi le pouvoir de créer découvre fatalement le moyen de s'exprimer. Je n'en suis aucunement persuadé, et comme ceux que la misère a terrassés avant qu'ils aient pu faire entendre leur voix se sont par là-même soustraits à notre contrôle, jamais il ne nous sera loisible de mesurer le nombre de ces assassinés ni les chefs-d'œuvre dont nous sommes ainsi privés.

Quoi qu'il en soit, je défie tout esprit équitable de ne point frémir en songeant que tels des maîtres qui occupent des places royales dans notre vénération se sont vus à plus d'une reprise au bord de cet abîme. Et pour n'en considérer qu'un, je veux aujourd'hui parler de Richard Wagner à l'occasion de la publication qu'on vient de nous donner de sa correspondance avec Otto Wesendonk (1).

(1) RICHARD WAGNER : *Lettres à Otto Wesendonk*. — Ed. Calmann-Lévy.

* *

Cette correspondance s'étend sur un espace de dix-huit années, de 1852 à 1870. Elle n'est qu'un long cri de souffrance, qu'un appel continu au généreux ami qui détint la puissance de les faire vivre lui et son art.

De Zürich, de Lucerne, de Londres, de Venise, de Paris, de Vienne, de Munich, de Tribschen, ce ne sont que des supplications envers le bienfaiteur afin que quelques trêves détendent l'angoisse du lendemain immédiat, que son cœur s'allège du poids cruel, qu'un peu de lumière pacifie l'horizon de son travail. Ici comme en toute occasion j'imagine qu'on doit avoir souffert soi-même pour mesurer l'étendue du drame intérieur. Et dans tels propos où pour la plupart les privilégiés de la fortune seraient tentés de dénoncer une incorrection d'attitude proche de l'indélicatesse, ceux qui ont connu de semblables épreuves saisiront au contraire l'humiliation vaincue, la fierté blessée, le secret héroïsme qu'il faut à un être humain pour braver telles apparences, quand, envisageant exclusivement l'idéal qu'on ne sert qu'au prix des plus durs sacrifices, il ne redoute plus le risque de lasser la plus amicale volonté ni d'exciter cette compassion où si souvent se mêle un inconscient mépris.

Pourquoi donc faut-il que, les diverses activités de l'homme se trouvant classées et la part étant faite à chacune de ses nécessités comme de ses avantages, la profession de l'artiste constitue seule un état d'exception où le travail n'atteigne qu'en de rares occasions sa compensation matérielle, sa rémunération? De là ce déséquilibre constant qui fait de lui un paria et de son existence une aventure pitoyable. « Il n'est pas commode de faire quelque chose de moi; un point est certain en tout cas, c'est que je ne suis pas sur la terre pour gagner de l'argent, mais bien pour créer, écrit Wagner de Londres en mai 1855. Et je ne serais en état de me livrer à cette vocation sans être interrompu que si le monde voulait bien se charger de m'en donner les moyens. Malheureusement, il est clair qu'on ne peut l'y contraindre : car il agit à sa guise, selon son bon plaisir, à peu près comme je voudrais pouvoir le faire. Nous voilà donc, le monde et moi, deux têtes de bois l'une contre l'autre : celle des deux dont le crâne est le moins solide sera tout naturellement cassée. »

Ce monde ne reproche-t-il pas communément à l'artiste son instabilité, ses caprices, ses exigences? Raison, hélas! de la sensibilité exceptionnellement aiguë dont il devrait le louer bien plutôt puisque c'est là une de ses puissances et de ses sources. Assagi, sa fantaisie de créateur risquera fort de s'éteindre; abandonné au mouvement de son instinct, il se sentira poussé par une irrésistible curiosité à goûter les joies, les plaisirs, les excentricités mêmes où réside à ses yeux quelque aspect passionnant des choses, où bat une pulsation particulièrement forte de la vie. Cela, c'est la matière de sa création, ce fruit généralement défendu par les conventions de sacrosaintes morales, mais c'est ce que réclame son intime désir parce qu'il pressent la transformation qu'il va lui imposer, l'expression qu'il en fera jaillir, la richesse en laquelle il le convertira pour le plaisir des censeurs mêmes qui ne le comprennent point.

Que demande donc Wagner à la vie qui ne soit d'ailleurs normal et nécessaire? « Un atelier et du loisir ininterrompu pour y travailler. » « Pourtant, ajoute-t-il non

sans ironie, je ne devrais pas le demander au monde, car il n'est pas fait pour favoriser de pareilles présomptions. » Comment dès lors ne formulerait-il pas ce grief: « Je veux créer une œuvre, et l'évaluation que l'acheteur fait de cette œuvre ne suffit même pas pour couvrir les frais de nourriture de l'auteur pendant sa création!... » Mais le monde étant ce qu'il est, cette iniquité ne se transforme-t-elle pas en une sorte de justice?

Aussi Wagner se détourne-t-il du monde. Et dans la même lettre, écrite de Zürich en 1856, il désigne nettement les hommes qui, seuls à ses yeux, ont licence d'être les vrais mécènes: « Ceux qui de tout temps ont été les plus aptes à représenter le plus dignement le monde à l'égard de l'artiste sont assurément les princes, parce que leur condition les place au-dessus des besoins réels de l'existence et de la nécessité de chercher les moyens d'y satisfaire. »

Otto Wesendonk le comprit spontanément qui, en tant d'occurrences, prit au regard de Wagner figure de ce prince sauveur.

(A suivre.)

Édouard SCHNEIDER.

LA SEMAINE MUSICALE

Théâtre des Champs-Élysées. — *Histoire du Soldat*, texte de M. RAMUZ, musique d'Igor STRAVINSKY; — *Le Carrosse du Saint-Sacrement*, d'après la comédie de Prosper MÉRIMÉE, musique de Lord BERNERS.

M^{me} Beriza, désireuse d'encourager les spectacles dits d'avant-garde, a mis à la scène deux œuvres d'auteurs étrangers: *l'Histoire du Soldat*, de Stravinsky, et *le Carrosse du Saint-Sacrement* de Lord Berners. La France devait être représentée par un jeune homme, M. Sanguet, mais celui-ci poussa, paraît-il, tellement sa pointe d'avant-garde que les musiciens ne purent pas le suivre et que finalement on le planta là. On ne le rejoignit que lors de la seconde représentation à laquelle nous n'étions point conviés.

L'Histoire du Soldat ressemble, dépouillée des oripeaux singuliers dont M. Ramuz l'a habillée, à un conte moral d'Andersen. Un soldat libéré, ou en congé, retourne au pays natal, mais la carrière militaire n'enrichit point les hommes aujourd'hui et il a pour tout pécule un violon dont il tire des sons harmonieux; un inconnu l'aborde et lui propose d'échanger son violon contre un livre qui lui procurera la richesse. Ce livre merveilleux donne en effet les cours de la Bourse trois jours à l'avance. Le pauvre soldat devient riche, car, on l'a deviné, l'inconnu n'est autre que le diable; mais la richesse ne fait pas le bonheur et le soldat regrette son violon. Or, la fille du roi se meurt de langueur, il faut pour la guérir un être pur et généreux; il ne s'en est point rencontré jusqu'ici : le soldat consent à perdre tout son argent contre le diable; redevenu pauvre, il a reconquis toute sa force et sa vertu : il s'achemine à la cour et rend à la santé la fille du roi qui danse pour lui ses plus jolis pas. Mais le diable intervient à nouveau, le sépare de la tendre princesse et l'entraîne pendant que pleure la douce jeune fille.

Voilà une histoire simple, claire et dont les conclusions morales peuvent être comprises par tout le monde; mais c'est beaucoup trop simple pour des esprits modernes. M. Ramuz a gardé le fond et s'est acharné à obscurcir tout cela par des phrases absolument incom-